

Alain REYNAUD

RESUME Les cartes topographiques intéressent le public et attirent l'attention des penseurs, car elles constituent un support aussi bien pour le raisonnement et le rêve que pour l'action. Au même moment, le commentaire de cartes est remis en question parmi les géographes ; mais il peut garder sa place à la condition d'affûter ses outils conceptuels et de diversifier ses thèmes.

- ANALYSE SPATIALE
- CARTE
- EPISTEMOLOGIE
- GEOGRAPHIE ET LITTÉRATURE
- GEOGRAPHIE POLITIQUE

ABSTRACT People and thinkers become more interested in topographic maps, because maps are of great use for reasoning, for imagination and for action. At the same time, maps' commentary is questioned among geographers, but it can preserve its part on condition that its conceptual tools may be improved and its topics diversified.

- EPISTEMOLOGY
- GEOGRAPHY AND LITERATURE
- MAP
- POLITICAL GEOGRAPHY
- SPATIAL ANALYSIS

ZUSAMMENFASSUNG Landkarten spannen das Publikum und erregen Denker Aussehen, weil sie zur Urteilung, zur Phantasie und zur Tat nutzen. Zu gleicher Zeit, Geographen bezweifeln Kartenerläuterung. Um seine Bedeutung zu bewahren, muss Kartenerläuterung ihre begriffliche Werkzeuge schärfen und in ihre Thema Abwechslung bringen.

- GEOGRAPHIE UND DICHTUNG
- GEOPOLITIK
- KARTE
- WISSENSCHAFTSPHILOSOPHIE

« On me dit qu'il y a des gens qui ne s'intéressent pas aux cartes ; j'ai peine à le croire. » Stevenson

Le commentaire de cartes est une spécialité géographique de longue date, dont l'intérêt a souvent été souligné par les représentants les plus éminents de l'école française, qui n'ont d'ailleurs pas hésité à concevoir eux-mêmes des manuels en ce domaine : « Sauf l'étude directe du terrain, il n'est pas d'exercice géographique plus profitable que l'analyse de la carte topographique » (Emmanuel de Martonne et André Cholley, 1934, p. 2) ; « ... des exercices qui sont certainement plus importants que le cours magistral pour la formation de l'étudiant, parce qu'ils le mettent en contact avec les faits et les problèmes réels » (Pierre Birot, in M. Archambault, R. Lhénaff et J.R. Vanney, 1980, tome 1, p. 6) ; « Les travaux pratiques apparaissent donc comme le pivot de tout l'enseignement de la géographie dans le cadre de la licence... Ils reflètent tout l'esprit de l'enseignement supérieur de la géographie et traduisent ses conceptions scientifiques. Ils donnent à la fois une méthode de travail, une habitude de raisonnement et un fond utile de connaissances » (Jean Tricart, Michel Rochefort et Sylvie Rimbart, 1984, pp. 5-6).

Cet exercice, longtemps prestigieux et incontesté et dont la maîtrise a parfois constitué la pierre de touche pour le recrutement des universitaires, a eu et a encore ses virtuoses. Il a pourtant été remis en cause plus d'une fois au cours des quinze dernières années, en particulier par Yves Guermond, dans le cadre d'un débat passionné. Y a-t-il antinomie profonde entre le commentaire de cartes, base de la géographie classique, et la « nouvelle géographie », expression commode permettant de regrouper les orientations récentes de la discipline ?

A première vue, la réponse serait affirmative, car le commentaire de cartes illustre parfaitement une conception de

la géographie dans laquelle les paysages, le milieu rural, les rapports entre les données naturelles et l'implantation humaine, l'insistance sur l'originalité irréductible de chaque petit espace, sont au premier rang des préoccupations, tandis que la « nouvelle géographie » s'intéresse plutôt aux flux, aux relations, aux régularités, à l'invisible, aux grands espaces, thèmes pour lesquels les cartes à grande échelle paraissent mal convenir.

Mais, à y regarder de plus près, on ne peut qu'être sensible à une double contradiction. D'abord, le commentaire de cartes se porte bien dans les différentes universités et des tenants de la nouvelle géographie s'y adonnent : par exemple, tel membre du jury de l'agrégation d'histoire, concours dans lequel le commentaire de cartes constitue la seule épreuve de géographie à l'oral, estime qu'il s'agit « du meilleur exercice que l'on puisse concevoir pour juger les candidats ».

D'autre part, force est de reconnaître que les cartes topographiques attirent le public et l'Institut Géographique National vend actuellement, bon an mal an, quatre à cinq millions de cartes, alors qu'au même moment les cartes exclusivement routières, c'est-à-dire purement utilitaires, sont dédaignées : « Qui dira le plaisir de lire une carte topographique et, avant de se mettre en route, de déplier le feuillet magique ? » (Jean Perrin, 1985).

D'ailleurs, écrivains, journalistes, philosophes, anthropologues et essayistes s'intéressent aussi aux cartes, aujourd'hui tout comme hier ; ils y font des allusions et leur consacrent parfois des chapitres ou des articles entiers. Une exposition sur les cartes a même été organisée à Beaubourg en 1980 et elle a remporté un vif succès. Les géographes pourraient-ils alors se désintéresser d'un document qui suscite un tel engouement ? En croyant tourner le dos au passé et tirer un trait sur une tradition désuète, certains géographes se tromperaient lourdement et iraient à contre-courant. La question n'est pas de savoir s'il faut ou non utiliser des cartes topographiques en géographie, mais plutôt comment les utiliser.

Un document abstrait ou concret ?

Pour certains géographes, qui mettent le concret au-dessus de tout, la carte est une sorte de succédané fidèle du terrain. Faut-il rappeler avec Alfred Korzybski que « la carte n'est pas le territoire » (cité par Gregory Bateson, 1980, p. 205) ? D'ailleurs, pour les profanes, la carte paraît plutôt abstraite : « Au début, je me méfiais un peu des cartes. Je les regardais comme des compagnes indispensables mais austères. Toutes ces courbes, ces lignes, ces hachures, ces quadrillages n'évoquaient pour moi qu'un paysage abstrait, mathématique, qu'il fallait résoudre ou déchiffrer comme une équation picturale » (Jacques Lacarrière, 1977, pp. 31-32). Au siècle dernier, le poète Victor Segalen écrivait : « derrière ces signes figurés, étalés conventionnellement sur le plan fictif d'un papier, il me faudra deviner ce qui se trouve très réellement en volumes, en pierre et en terre, en montagnes et eaux dans une contrée précisée du monde géographique » (1983, p. 21).

Grâce à la carte, un morceau d'espace surgit brusquement sous nos yeux avec ses particularités, nous entraînant dans un autre monde. Mais elle n'est qu'une représentation conventionnelle de la réalité, à la fois coupée de celle-ci dans la mesure où il s'agit d'un langage, et étroitement liée à elle puisque cherchant à la refléter à l'aide d'un code clairement défini.

La carte déforme la réalité, du fait même de l'inévitable généralisation cartographique, d'un degré d'autant plus élevé que l'échelle est plus petite, mais à laquelle on ne saurait échapper. Ainsi, pour s'en tenir à un exemple, le choix de l'équidistance des courbes de niveau transforme éventuellement des croupes d'interfluve en plaine (carte suisse de Saane-Sarine au 1/100 000, équidistance de 50 m, près du lac de Morat entre Avenches et Paverne) ou donne à une plaine une apparence de plateau (carte étatsunienne de Mount Pulaski au 1/62 500, équidistance de 3 m seulement, avec de nombreuses courbes intercalaires).

Mais la carte déforme aussi la réalité parce qu'elle est un langage et qu'il y a toujours un écart entre un langage et les réalités qu'il s'efforce de traduire. D'un type de carte à l'autre, on change de langage et, à chaque fois, un minimum d'apprentissage est nécessaire : ainsi, un même espace apparaîtra sous un jour bien différent sur la carte de Cassini, sur la carte d'état-major au 1/80 000, sur la carte au 1/50 000 type 1922 et sur la carte au 1/50 000 de la série orange ; inversement, des cartes du même type représentant des espaces différents auront malgré tout un même air de famille. « Loin de se tenir écartée des progrès techniques, la carte topographique en bénéficie largement et on peut même dire qu'elle se trouve à beaucoup d'égards en pointe. Cela est vrai lorsqu'on considère le niveau d'exactitude et de précision qu'elle atteint, l'importance des informations recueillies et aussi son degré de perfection en matière de rédaction et de reproduction, qui en font un document visuel de haute qualité » (Jean Steinberg, 1982, p. 5).

Finalement, la carte est une abstraction qui nous permet de penser le réel, et même éventuellement de le rêver. En effet la carte a quelque chose de magique, et Julien Gracq l'a fait sentir dans *Le rivage des Syrtes*, dont le deuxième chapitre a justement pour titre « La chambre des cartes » : « Sur la table s'étaient posées les cartes de la mer des Syrtes. Je m'asseyais, bientôt enchaîné là comme par charme... Un bruissement léger semblait s'élever de cette carte, peupler la chambre close et son silence » (1951, pp. 31-32).

En somme, la carte est un document, au même titre qu'un texte historique, et, tout comme lui, elle offre un champ aussi bien à la réflexion et au raisonnement qu'à l'imaginaire et au rêve.

Carte et pouvoir

Si la carte stimule le raisonnement ou le rêve, elle permet aussi d'agir, aussi bien sur son propre milieu que sur des espaces lointains. En ce sens, elle constitue donc « un outil de pouvoir » (Yves Lacoste, 1976, p. 23).

Le phénomène n'est pas nouveau et, au XIX^e siècle, Goethe, dans son roman *Les affinités électives* (1984, pp. 142-143), a mis en scène un officier, versé dans les techniques de la cartographie et qui aide un gentilhomme de ses amis à voir ses terres d'un œil neuf : « Edouard faisait part aussi au capitaine du désir qu'il nourrissait depuis longtemps en lui-même de faire un levé de la région, de mieux connaître celle-ci et de l'exploiter plus avantageusement. Le capitaine était fort exercé à ce genre de levés. Il avait apporté les instruments nécessaires et se mit à l'œuvre aussitôt. Il dressa Edouard ainsi que quelques chasseurs et paysans, qui devaient l'aider dans ce travail. Les jours étaient favorables ; il employait au dessin et aux hachures les soirées et les débuts des matinées : tout fut bientôt levé et colorié, et Edouard vit, avec une netteté parfaite, ses terres naître du papier comme une création nouvelle. Il croyait les découvrir pour la première fois ; pour la première fois elles semblaient lui appartenir ».

La capacité de raisonner sur l'organisation de l'espace n'est pas innée et les cartes constituent un support indispensable de cet apprentissage. Comme l'a dit William Bunge, « nous sommes tous des analphabètes spatiaux » et U. Freitag (in *Cartes et figures de la terre*, 1980, p. 61) estime que « nos enfants doivent apprendre ce qu'est une carte et ce qu'elle veut dire... Ceux qui ne sont pas conscients de leur existence dans l'espace ne peuvent survivre. Dans ce sens, aucun être humain, aucune famille, aucune communauté et aucune société ne peut exister sans cartes. »

Mais les régimes autoritaires se méfient des cartes et Yves Lacoste rappelle (1976, p. 25) que, dans les pays communistes, « les étudiants en géographie font même les travaux pratiques sur des cartes imaginaires », afin d'éviter la diffusion de documents jugés confidentiels.

La carte, support du raisonnement, du rêve et de l'action ? Mais quoi d'étonnant à cela, puisqu'il s'agit d'un langage. Laissons de côté le rêve et l'action, pour nous concentrer désormais sur le raisonnement.

Théorie et étude de cas

Il est une utilisation assez rare de la carte qui consiste à créer une théorie ou un modèle uniquement à partir d'elle. « La seule étude d'ensemble sur les captures dans l'est du bassin de Paris reste encore celle de Davis, brillant tableau brossé à partir d'une lecture de carte divinatoire... Bien que fondée uniquement sur l'examen des cartes, sans aucune étude de terrain, et, à plus forte raison, sans le secours des méthodes pétrographiques, cette liste reste valable dans son ensemble » (Jean Tricart, 1952, tome 2, p. 381).

Le cas est cependant exceptionnel et, habituellement, le géographe est amené à se demander si chacun des phénomènes représentés sur la carte (les formes de relief, les structures agraires, l'organisation de l'espace urbain) correspond à un modèle, à un schéma, à une théorie, ou s'il s'en écarte, ce qui revient à poser la délicate question des rapports entre la carte et la géographie générale, cette dernière constituant normalement, plus encore en géographie physique qu'en géographie humaine, un réservoir de modèles, de schémas et de théories.

Conformité ou écart plus ou moins marqué au modèle, voilà la question essentielle lorsqu'on fait un commentaire de carte. Mais tous les géographes n'acceptent pas cette distinction, parce qu'ils ne reconnaissent pas l'existence et l'intérêt des modèles, préférant être sensible à l'originalité irréductible de chaque exemple. Ainsi, pour Bernard Bomer, « le commentaire de carte a ceci de bon qu'il met souvent en déroute les *a priori*, les idées reçues, les formules toutes faites. C'est pourquoi il teste avec bonheur les intelligences et notamment cette aptitude, fondamentale en tout esprit scientifique, de donner aux complexités du réel la priorité sur les modèles sclérosés et sclérosants » (1982, p. 351).

Beaucoup plus nuancée et, me semble-t-il, plus séduisante est la position d'Henri Enjalbert lorsqu'il considère que « trop souvent, les candidats cherchent à replacer sur la carte des données générales sans voir que le secteur à étudier se refuse à entrer dans le schéma ainsi avancé » (1975, p. 203). et que « c'est la carte qui a raison et non pas la géographie générale » (1976, p. 194). Par derrière se lit l'opposition faite par le même auteur entre les réussites morphologiques et les reliefs inachevés (1972), où l'on retrouve sans peine l'opposition entre le modèle dans sa plénitude et l'écart au modèle. Un modèle est éventuellement sclérosé, mais le modèle en soi n'est certainement pas sclérosant. Quant à l'écart au modèle, il n'est évidemment envisageable que s'il existe un modèle et, scientifiquement, les deux sont également intéressants et doivent être pris en compte.

D'un point de vue pratique, il se trouve que les modèles sont souvent définis à partir d'un, deux ou trois cas réels particulièrement représentatifs, par exemple, en matière de relief, les cuestas de Lorraine, le relief de faille de la Côte d'Or ou le relief plissé des Préalpes du Nord, c'est-à-dire des réussites morphologiques incontestables. Ces exemples constituent autant d'études de cas archétypiques. Les autres études de cas s'écarteront alors inévitablement plus ou moins du modèle originel. Pédagogiquement, les cartes choisies pour leur conformité aux modèles seront les plus faciles, le commentaire se plaçant normalement en aval de la théorie, c'est-à-dire de la géographie générale, et n'en étant que le décalque. Elles conviendront mieux à des débutants que des cartes qui s'écarteront sensiblement des modèles et dont l'interprétation sera plus ardue. Mais, dans tous les cas, « le problème fondamental d'interprétation cartographique est celui du choix des éléments significatifs pouvant venir à l'appui d'une idée générale » (Pierre Barrère et Micheline Cassou-Mounat, 1972, p. 7).

Quelques possibilités inégalement exploitées

• *Le jeu sur les échelles*

L'échelle reine pour le géographe reste le 1/50 000, dont les avantages sont indéniables : une précision satisfaisante et une certaine variété des paysages permettent d'orienter le commentaire dans des directions variées. Mais cette échelle a eu d'autant plus de succès qu'elle est particulièrement bien adaptée à l'étude d'une catégorie de phénomènes, ceux qui relèvent de la géomorphologie structurale.

D'autres thèmes sont plus faciles à étudier à d'autres échelles : le 1/25 000 convient mieux à l'étude de l'espace urbain, des structures agraires, de la toponymie ou des formes de relief « climatiques » comme les vallons de solifluxion. Inversement, le 1/100 000 est plus adapté aux vues d'ensemble, à la mise en valeur des contrastes intrarégionaux ou encore à l'analyse spatiale, c'est-à-dire à des raisonnements fondés sur la prise en compte de la distance et des localisations relatives : ainsi, des cartes des Landes ou de la Beauce offrent des exemples proches du modèle de Christaller, tandis que d'autres cartes s'en écartent plus ou moins.

• *Des outils conceptuels plus rigoureux*

La dernière décennie a été marquée par le développement très rapide de la télédétection, c'est-à-dire l'étude des photographies aériennes, connues depuis longtemps, et de l'imagerie satellitaire. Or, à côté des aspects purement techniques (pixels, traitement par ordinateur, réflectance, canaux, émulsions) qui impressionnent le profane mais qui ne sont que des aspects techniques propres à ce type de document, est apparu un cadre conceptuel d'analyse pour les commentaires (caractères, texture, structure, forme). Rien n'empêcherait d'adopter ce vocabulaire et de l'adapter au commentaire de cartes. Il ne semble pas que les tentatives aient été très nombreuses, mais il y a certainement là une direction intéressante.

De même, l'illustration du commentaire de cartes mérite qu'on y réfléchisse. Là encore, la géographie physique dispose d'une avance certaine car les règles du croquis morphologique sont désormais bien fixées, mais des progrès substantiels sont encore envisageables pour la géographie humaine. Les croquis de finage ou le relevé analytique des équipements commerciaux constituent certes une première initiation graphique, mais bien insuffisante. Les croquis synthétiques sont plus stimulants et pratiqués depuis longtemps, sans que se soit dégagé un consensus sur leur contenu et les procédés de représentation.

Au-delà encore, l'utilisation des chorèmes, c'est-à-dire des modèles élémentaires d'organisation de l'espace dont Roger Brunet (1980) a dressé la liste naguère, offre de fructueuses perspectives à une double condition : d'abord, faire un croquis à une échelle plus petite que celle de la carte (1/100 000 pour une carte au 1/50 000, 1/200 000 pour une carte au 1/100 000), car « la réduction d'échelle forcera à la schématisation et fera avancer d'un cran la généralisation » (Pierre Barrère et Micheline Cassou-Mounat, 1972, p. 7) ; ensuite et surtout, accompagner les séances de commentaire de cartes d'un enseignement adapté de géographie générale, dont on admet la nécessité impérieuse depuis plusieurs générations pour la géomorphologie structurale, mais qu'on accepte parfois plus difficilement pour la géographie humaine : or, la carte ne parlant pas d'elle-même, il faut savoir l'interroger, c'est-à-dire disposer d'une problématique.

• *L'intérêt de la démarche comparative*

Etudier une carte, c'est tout autant dégager les contrastes majeurs que s'appesantir sur les détails, comme nous le rappellent, chacun à sa manière, un géographe et un écrivain : « Ainsi donc, deux moments dans l'analyse préalable de la carte, celui des vues d'ensemble et celui des particularités » (Henri Enjalbert, 1978, p. 269) ; « La carte se situe souvent à la limite entre deux géographies, celle de la partie et celle du tout » (Italo Calvino, 1986, p. 36).

A côté des phénomènes majeurs représentés normalement à un seul exemplaire (une cuesta, une ville, une autoroute, un réseau urbain) et des microphénomènes, reproduits à des centaines ou à des milliers d'exemplaires (parcelles de bocage, routes, îlots urbains, constructions isolées), il existe aussi une catégorie de phénomènes « moyens », comme les vallées, les zones industrielles, les grosses fermes, les villages, les échangeurs autoroutiers, les stations de sports d'hiver ou les quartiers d'une grande agglomération : leur nombre oscille sur une même carte entre une demi-douzaine et une trentaine environ, et ils se prêtent bien à la construction de modèles simples par comparaison (Alain Reynaud, 1984).

Si l'on veut appliquer la démarche comparative à l'étude des phénomènes majeurs, rien n'empêche de prendre trois ou quatre cartes non contiguës et de centrer le commentaire sur un seul aspect, en envisageant par exemple des axes autoroutiers et leurs conséquences, des petites villes de tailles voisines ou des vallées glaciaires.

Conclusion

La carte topographique à grande échelle n'est certainement pas le cœur ou le pivot de la géographie, mais elle reste très présente. Parfois simple support de l'enseignement ou de la recherche, elle devient une fin en soi dans le commentaire en bonne et due forme, un exercice géographique parmi d'autres, qui « permet l'acquisition d'une méthode de raisonnement, et nécessite une analyse et une réflexion se présentant sous des formes totalement nouvelles pour l'étudiant » (M. Archambault, R. Lhénaff et J.R. Vanney, 1980, p. 7).

Commentaire thématique, c'est-à-dire limité à un seul aspect quel qu'il soit, comme le pratiquent couramment et à juste titre

les géographes physiciens, ou commentaire plus ouvert, c'est-à-dire soucieux de mettre l'accent sur des relations entre diverses catégories de phénomènes ? Peu importe, mais il faut certainement se garder de l'idéal d'exhaustivité et du désir de globalité d'une certaine géographie régionale.

A la condition d'affûter ses outils conceptuels et de diversifier ses thèmes, le commentaire de cartes gardera une place dans la géographie. Son déclin ou sa disparition ne constitueraient-ils pas un paradoxe au moment même où une revue comme *Mappemonde*, dédiée à la cartographie sous toutes ses formes, rencontre un accueil favorable dans des milieux très divers ?

Références bibliographiques

- ARCHAMBAULT A., LHENAFF R. et VANNEY J.R., 1980 et 1981, *Documents et méthode pour le commentaire de cartes*, Paris, Masson, 2^{ème} édition, 2 fascicules, 102 et 166 p.
- BARRERE P. et CASSOU-MOUNAT M., 1972, *Le document géographique*, Paris, Masson, 223 p.
- BATESON G., 1980, « Forme, substance et différence », in *Vers une écologie de l'esprit*, Paris, Le Seuil, tome 2, pp. 205-222.
- BOMER B., 1982, « Commentaire de cartes », in Rapport de l'agrégation de géographie 1982, *Historiens et Géographes*, décembre, n° 292, pp. 351-352.
- BRUNET R., 1980, « La composition des modèles dans l'analyse spatiale », *L'espace géographique*, tome IX, n° 4, pp. 253-265.
- CALVINO I., 1986, « Le voyageur dans la carte », in *Collection de sable*, Paris, Le Seuil, pp. 31-40.
- Cartes et figures de la terre*, 1980, Centre Georges Pompidou, 480 p.
- ENJALBERT H., 1972, « Les reliefs inachevés », in *La pensée géographique française contemporaine*, Rennes, P.U.B., pp. 269-289.
- ENJALBERT H., 1975, « Explication de cartes », in Rapport de l'agrégation de géographie 1975, *Historiens et Géographes*, décembre, pp. 203-204.
- ENJALBERT H., 1976, « Cartes », in Rapport de l'agrégation de géographie 1976, *Historiens et Géographes*, novembre, pp. 192-195.
- ENJALBERT H., 1978, « Cartes », in Rapport de l'agrégation de géographie 1978, *Historiens et Géographes*, novembre, pp. 263-269.
- FROMENT R., 1976, *Extraits de cartes et commentaires*, Paris, 2^{ème} édition, I.G.N., 33 p.
- GIBLIN B., 1978, « Le paysage, le terrain et les géographes », *Hérodote*, n° 9, pp. 74-89.
- GOETHE, 1984, Les affinités électives, in *Romans*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1396 p. (roman écrit en 1808).
- GRACQ J., 1951, *Le rivage des Syrtes*, Paris, José Corti, 322 p.
- HAGEGE C., 1985, *L'homme de paroles*, Paris, Fayard, 314 p.
- JOURET B., 1976, « La généralisation cartographique : procédure fondamentalement géographique », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 26, pp. 69-85.
- LACARRIERE J., 1977, *Chemin faisant*, Paris, Fayard, coll. Livre de poche n° 5105, 317 p.
- LACOSTE Y., 1976, *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre*, Paris, Maspero, 190 p.
- de MARTONNE E. et CHOLLEY A., 1934, *La France : interprétation géographique de la carte d'état-major à 1/80 000*, Paris, A. Colin, premier fascicule, 33 p. (7^{ème} édition en 1955).
- PERRIN J., 1985, Topo rando, *Le Monde*, 29 juin.
- REYNAUD A., 1984, « Modèle et idéaltype en géographie : l'exemple des fermes beauceronnes », *L'Information géographique*, vol. 48, n° 5, pp. 205-208.
- RIMBERT S., 1983, « La carte, image de la surface terrestre », *Cahiers de l'Institut de Géographie de Fribourg*, n° 1, avril, pp. 23-46.
- SEGALEN V., 1983, *Equipée*, Paris, Gallimard, 148 p. (texte écrit en 1915 et publié pour la première fois en 1929).
- STEINBERG J., 1982, *La carte topographique*, Paris, SEDES, 200 p.
- TRICART J., 1952, *La partie orientale du bassin de Paris*, Paris, SEDES, tomes 1 et 2, 471 p.
- TRICART J., ROCHEFORT M. et RIMBERT S., 1984, *Initiation aux travaux pratiques de géographie : commentaire de cartes*, Paris, SEDES, 7^{ème} édition, 257 p.

